

## Biographie comique

Il y a quarante-quatre ans, Gérard Allard naissait à Winnipeg au Manitoba. Il y a vingt-cinq ans, il arrivait à Québec. Cet après-midi, il présentera une communication qui porte le titre « La philosophie ? Désir, vérité, archéologie ».

Depuis plus de vingt ans, Gérard Allard enseigne au Cégep de Sainte-Foy. Pendant tout ce temps, il a été grassement rémunéré par l'État pour les cours de philosophie qu'il donnait assidûment. Or il préfère dire, en souvenir de Socrate, qu'il a été payé pour corrompre la jeunesse.

Depuis douze ans, Gérard Allard s'efforce d'écrire régulièrement. À date, cela a donné une vingtaine de communications comme celle-ci, une douzaine d'articles parus dans différentes revues de philosophie, et quatre livres : un premier sur la pensée politique de Machiavel, un deuxième sur le *Discours de la servitude volontaire* d'Étienne de La Boétie et l'essai *De l'amitié* de Montaigne, un troisième sur les sciences et les arts tels que vus par Jean-Jacques Rousseau, et un quatrième qui porte le titre *Rousseau : sur le cœur humain*. Il rêve de parler sans truchement de ce qu'il a compris, plutôt que commenter la pensée d'un autre. Mais jusqu'ici, il a résisté à la tentation... Quoiqu'il ait déjà trouvé le titre d'un tel livre : *Sur l'air romantique...* Quoiqu'il en ait déjà trouvé les deux premières phrases : « Je suis romantique. Mais je me soigne. »

En plus d'enseigner et d'écrire, Gérard Allard s'est consacré à deux tâches qu'il considère plus importantes que l'enseignement et l'écriture, mais moins importantes que la philosophie. Depuis vingt ans, il élève tant bien

que mal quatre filles. Par ailleurs, il passe des heures incalculables à bavarder avec ses amis. Le sujet de ces conversations ? Ce que Cicéron a joliment dénommé *omnes res et quasdam alias*. Pour ceux qui ne goûtent pas le latin : avec ses amis, Gérard Allard cause au sujet de tout ce qui existe et aussi de quelques choses qui n'existent pas.

La présentation de cette après-midi durera environ trente minutes.

## **La philosophie ?**

### **Désir, vérité, archéologie <sup>1</sup>**

par Gérard Allard

Deux personnes discutaient, l'une du parti pro-vie, l'autre du parti pro-choix. Après un moment passé à se disputer, elles se tournèrent vers un ami philosophe en lui demandant ce qu'il pensait de la question et de quel parti il était. Il répondit : « Je pense... qu'il faudrait que nous examinions la question qui est au fond de votre

---

1. Conférence prononcée à Québec au Cégep de F-X Garneau en 1995 devant le département de philosophie. Le texte a été légèrement modifié.

débat. Car je suis du parti *pro-fond*. » La philosophie ? Qu'est-ce que c'est que ça ? Le parti pro-fond...  
Diogène Laërce, *Vie et sentences des philosophes illustres* XII.23.

## I

Le titre de ma conférence est donc « La philosophie ? Désir, vérité, archéologie ». À l'origine, je voulais l'intituler « Qu'est que c'est que ça ? La philosophie ? » Claude Saint-Laurent m'a fait comprendre que ce titre n'était pas assez *sexy*. De toute façon, l'un ou l'autre est assez énigmatique. Pour comprendre le titre originel et le titre officiel, il serait utile de présenter trois petites scènes, sur lesquelles réfléchir ensuite.

Première scène. Quelques professeurs de philosophie, universitaires et cégépiens, quelques étudiants, universitaires et cégépiens, quelques professionnels, médecins, avocats, soldats, discutent et boivent, boivent et discutent, les jeudis chez l'un d'eux. Ils rient beaucoup, se disputent, parfois s'écoutent parler, souvent s'écoutent les uns les autres avec attention. Sur une petite table au milieu du groupe, un livre : les *Essais* de Montaigne, ou les *Discours sur Tite-Live* de Machiavel, ou les *Pensées* de Pascal.

Passons à une deuxième scène. Un homme entre dans une chaumière à Montmorency. Il revient d'une promenade faite dans la campagne environnante. Dans une pièce à côté de la cuisine où s'affaire sa femme, il s'assoit à sa table de travail pour continuer un manuscrit déjà important. Il y a deux heures, alors que

son homme se promenait solitaire, Thérèse avait mis de l'ordre dans l'étude de Jean-Jacques. Curieuse, elle avait lu, avec difficulté – car elle lisait à peine –, la page de titre : *Émile ou de l'éducation*. « C'est donc ça, s'était-elle dit. Il écrit un roman sur un écolier. »

Troisième scène. Un professeur de cégep entre en salle de cours, distribue les copies corrigées du travail hebdomadaire, annonce le thème du travail suivant, fait un rapide résumé du dernier cours, rappelle à l'ordre une étudiante qui jase avec son compagnon de droite, écrit au tableau le titre des trois points qu'il espère traiter durant l'heure, pose des questions à l'une et à l'autre pour faire démarrer la discussion, reçoit les remarques et les questions qui fusent bientôt de toute part, établit une des idées clés de l'œuvre à l'étude, répète pour un étudiant craintif le mot à mot de ce qu'il vient de dire, et à la toute fin, il annonce qu'il y aura au cours prochain un test de lecture sur les chapitres quinze à dix-neuf.

Encore une scène. C'en est une quatrième, donc : j'ai menti ; je ne vous ai pas dit la vérité parce que je me disais qu'en sachant que je multiplierais les récits, vous me trouveriez ennuyant d'avance et vous ne m'écouteriez pas. C'était un mensonge pédagogique, et donc un pieux mensonge. Socrate rencontre Xénophon dans une étroite ruelle d'Athènes. Le philosophe, qui a alors une quarantaine d'années, tend son bâton devant l'adolescent de façon à lui interdire le passage. Xénophon s'arrête donc et regarde Socrate. Ce dernier lui demande où on peut se procurer du vin. Xénophon le lui dit. Du pain ? Nouvelle réponse. De la viande, des

légumes, des souliers et une arme ? À chaque question portant sur les choses utiles à la vie, le jeune homme donne la réponse exacte, tout en se demandant à quel naïf il peut bien avoir affaire. Puis Socrate lui demande où on trouve un honnête homme. Et comme le jeune homme ne peut lui répondre, il reprend : « Viens et suis-moi : tu l'apprendras. » Diogène Laërce, qui raconte la scène, ajoute : « C'est ainsi que Xénophon devint disciple de Socrate<sup>2</sup>. »

Et enfin une dernière scène. J'ai donc menti doublement. Un homme se promène seul dans la nuit ; penché un peu vers l'avant, il ne regarde ni à droite ni à gauche ; peut-être fume-t-il, distrait, une cigarette. Il est absorbé par ses pensées, comme on dit. Mais quelles pensées ! Car il réfléchit sur le temps qui passe. Il marche sur le pavé presque invisible, il se promène dans sa ville, mais, a-t-il remarqué, il avance dans le temps, qu'il le veuille ou non : stationnaire ou en mouvement, faisant ceci, faisant cela ou ne faisant rien, peu importe, il change à tout moment de présent ; ou au contraire, il demeure dans le présent, mais un présent toujours nouveau. Embarqué malgré lui sur le train du temps, il ne peut en débarquer. Si ce n'est pour ne plus être. Et il se demande : « Où est passée la semaine ? Ouais ! Où est passée ma vie ? Dans le néant qu'est le passé. D'ailleurs, le futur est un autre néant. Le présent est cette infinitésimale pellicule transparente qui sépare deux néants. Il me semble que le moins on laisse le passé et

---

2. Diogène Laërce, *Vie et sentences de philosophes illustres* III.48. Comparer à *Matthieu* 19.16-22, et à la première partie de *Veritatis splendor*.

l'avenir envahir le présent, le mieux on se porte. Cependant, ça n'est pas possible puisque le présent est un arrachement au passé qui s'arrache vers l'avenir. » Et l'homme continue d'avancer dans la nuit en écoutant ses pas marquer la fuite du temps, et en pensant.

Voilà donc cinq scènes, très différentes les unes des autres. Et pourtant, je crois y voir chaque fois ce que j'appelle la philosophie. Sans doute, y a-t-il un abîme entre Rousseau ou Socrate et Gérard Allard donnant un cours dans la salle G-246 du Cégep de Sainte-Foy. Mais Gérard Allard dit, et peut-être Socrate dirait-il lui aussi, qu'il y a une ressemblance essentielle entre ces différentes scènes. Quelle est cette ressemblance ? Voilà ce que j'aimerais pouvoir dire une bonne fois. J'oserai suggérer que ces cinq scènes se passent sur une terre spéciale qui porte le nom *Philosophie*. La philosophie ? Qu'est-ce que c'est que ça ? Une terre par-delà la Terre. Qu'est-ce à dire ? Je m'explique.

À mon avis, la philosophie est d'abord et avant tout un lieu moral ou mental, où on parle des quelques questions essentielles de l'existence : Dieu, l'amitié et la justice, disons. Ce lieu, je l'appelle Philosophie-Terre. Mais une terre qui doit à chaque moment se libérer de la terre du quotidien. Ce que je viens de dire est obscur. Je recommence.

Le lieu, ou la terre, des propos quotidiens existe de plein droit, et même sans se référer au droit : ces propos portent sur les préoccupations de tout le monde, moi inclus, telles qu'elles se donnent à travers les exigences de la vie, telles que les désirs et les obstacles les révèlent, telles que les journaux, les bribes de conversation et les

disputes autour d'une table familiale les reflètent. La terre des propos familiers existe depuis toujours et pour toujours : Quotidien-Terre est solide. Mais *au-dessus* de cette terre, il y en a une autre où ces propos se sont clarifiés, où une intelligence mieux formée ou mieux dirigée, une émotivité plus riche et des efforts soutenus permettent d'atteindre à une clairvoyance certaine : la terre de la philosophie. Philosophie-Terre est habitée par quelque cinquante ou cent grands esprits qui en sont les citoyens et par tous ceux qui, en un temps donné, depuis une société donnée, se sont acquis un visa temporaire, voire le statut d'immigrant. On appelait autrefois cette terre «la République des lettres». J'aime bien l'expression. Ce qui est vrai, c'est que cette Terre, cette République, est la Cité, voire la Patrie, des esprits les plus intéressants que j'aie connus ; ce qui est vrai, c'est que les moments que j'ai pu vivre là-bas éclairent tous les moments, bon ou mauvais, que je passe ailleurs.

D'autre part, je ne sais si j'ai vraiment le droit de visiter Philosophie-Terre. Aussi, il y a, quant à moi, un grand ennui dans la République des lettres : on y trouve une force policière tatillonne, qui s'est donné la tâche de vérifier tous les visas et qui a établi certaines règles de conduite en Philosophie-Terre. Au fond, je ne m'en fais pas trop : en vérité, la police académique n'a aucune juridiction effective dans la République des lettres ; en choses de l'esprit, le droit se décide par des signes qui échappent à toute réglementation. Ce qui ne veut pas dire, je le répète, que je me sens sûr de mon droit de vivre en Philosophie-Terre. Je me crois, bien souvent, un sans-papiers, un migrant, plus ou moins légal. Et encore

moins proclamerais-je que tous les hommes y ont droit de cité du simple fait d'exister : en Philosophie-Terre, il faut penser avec autant d'efficacité que possible aux questions de la vie, aux questions philosophiques ; là-bas, c'est la seule chose qui compte. Et la police idoine est peu efficace et plutôt paresseuse ; les agents aiment faire croire qu'ils sont puissants, mais une fois qu'ils ont fait voir l'apparence de leur autorité, ils sont satisfaits d'être sans autorité réelle.

Quelles sont ces questions qui, en tant que posées en vérité, sont le *sine qua non* de la vie en Philosophie-Terre ? Je peux au moins montrer un endroit où ces questions ne sont plus des questions. Dans toutes les cours d'école de la province, vous entendrez crier avec un aplomb de juge en cour d'assises les bouts de phrase suivants. « T'es pas mon ami ! » « C'est pas juste ! » « Mon p'tit chrisse ! » Ici-bas, on dit des mots, mais sans penser à ce qu'on dit. Poser une question sur ce que visent les mots de tous les jours, c'est quitter la terre du quotidien, et vivre en Philosophie-Terre. Mais encore une fois, comment savoir si j'en suis citoyen de plein droit ? Disons que j'y vis comme un métèque ou un migrant illégal. Au mieux, je suis un citoyen, mais qui n'est pas sûr de son droit. Sans doute, ces remarques naïves prouveront à certains que je suis le plus quotidien des habitants de Quotidien-Terre. J'essaierai donc une deuxième fois de prouver que je sais de quoi je parle... en reposant ma question.



II

Qu'est-ce que la philosophie ? Prenons une réponse facile, une réponse sûre, et voyons où ça mènera. De même qu'il y a les mathématiques, le droit et la médecine, il y a la philosophie. Mais la philosophie est une activité humaine : de même qu'il y a des mathématiciens, des avocats et des médecins, il y a des philosophes. Toutes les activités humaines sont commandées par un principe, une cause, et cette cause est le désir. Car l'homme est une machine à désirer. Ce qui me rappelle un de mes vertiges délicieux et inquiétants. Certains ne se sentent tourner la tête qu'en se penchant au-dessus du garde-fou près de la chute Montmorency. Il m'en faut beaucoup moins.

Je souffre de vertige quand je me trouve au milieu d'une foule. Comme cet été à Montréal quand je suis allé voir les Tam-Tams du mont Royal. Il y avait là toutes sortes de gens, qui formaient non pas une masse, mais un petit cosmos. Au centre, des danseurs et des percussionnistes, gaspillant des trésors d'énergie dans la chaleur et la lumière d'un dimanche ; autour de ceux-ci, des gens qui regardaient tout ce beau monde ; plus loin du centre, des vendeurs de bière, de saucisses et de hash, surveillés par un ou deux policiers servant de faire valoir ; plus loin encore de ces cercles concentriques, des groupes divers, des petites familles, des bandes de jeunes qui tiraient des bières d'une glacière traînée sur les lieux. Figurez-vous maintenant Gérard Allard

passant d'un cercle à l'autre. J'étais pris de vertige. Pourquoi ?

Je voyais là une bête à mille têtes, mais à mille millions de désirs. Des désirs divers sans doute, mais surtout changeants, chaque désir causant un mouvement réactif qui, par un concours de circonstances impossible à décrire, provoquait chez l'un et l'autre des réactions faisant naître de nouveaux désirs. Une foule, c'est donc le multiple pur. Et pourtant non. Car l'infini du désir peut être ramené à trois types ou, si vous le voulez, à trois formes.

Il y a d'abord le désir sans plus, le désir ordinaire, celui qu'on appelle corporel ou naturel, quoiqu'il puisse viser plus que le corps et que tous les désirs soient d'une façon ou d'une autre naturels. C'est le désir qui se porte vers un objet dans son plus simple appareil, celui qui s'allume dans le manque et qui s'éteint dans la possession, pendant un moment sans doute, pour renaître sans aucun doute.

Or il y a un autre désir, ou une autre dimension du désir. C'est le désir *plus*, le désir raffiné, le désir spiritualisé, surtout : le désir qui passe par une autre conscience. C'est le désir d'exceller, et donc le désir de quelque chose qui est de meilleure qualité ou qu'on retrouve chez des hommes qui sont de meilleure qualité. C'est le désir qui m'habite pour autant qu'une relation à un autre m'habite, le désir socialisé. Ou encore, c'est le désir honteux avec son contraire, ou son avers, le désir fier. Encore une fois, il ne s'agit pas tant d'un nouvel élan vers un nouveau type d'objet que d'une nouvelle façon de désirer telle chose : seul un cynique affirmera

qu'un pinard est aussi bon qu'un grand cru, que telle nourriture n'a aucune supériorité sur telle autre une fois le besoin biologique satisfait, ou que tout partenaire sexuel vaut tout autre partenaire.

Néanmoins, l'attitude cynique révèle une question inévitable au cœur même du désir d'excellence. Pour le dire à la manière des agences de publicité, les hommes identifient un produit à une manière d'être qui dépasse de loin la chose physique qu'ils désirent. Mais il est difficile de savoir quelle manière d'être est la meilleure. Vaut-il mieux d'être *écolo* ou *yuppie* ou *grunge* ? Pour le dire à la manière des sages anciens, tout désir naturel est informé par le désir du meilleur ou du correct ou du juste. Or il est évident que le désir informant est commandé chez l'un par une conception de la vie meilleure et chez l'autre par une autre conception ; il est évident aussi qu'il y a une opposition entre ces conceptions : le meilleur pour un Barbare n'est pas le meilleur pour un Grec, le meilleur pour un chrétien n'est pas le meilleur pour un musulman, et ni l'un ni l'autre n'approuve des athées, qu'ils soient sérieux ou paresseux, passifs ou agressifs.

En découvrant l'abîme qui s'ouvre alors, les êtres humains sont tentés de se replier sur le désir simple, naturel, corporel, ou encore tout au contraire de se donner corps et âme à l'affirmation catégorique, voire colérique, de la supériorité du meilleur tel qu'il est proposé par ce groupe-ci ou ce groupe-là, par ce maître à penser-ci ou ce saint homme-là. C'est ainsi que le Grec méprise le Barbare, et le nomme *barbare* pour dire qu'il n'est même pas capable de parler de façon à être

compris. Chez certains, par ailleurs, la constatation de cette différence entre les sortes d'humains éveille, non pas le cynisme ou l'apostolat, mais le besoin du meilleur en vérité, et d'abord par le désir de la vérité au sujet du meilleur. Voilà donc un troisième type de désir. Assez tôt, le désir du meilleur en vérité devient une espèce de désir dialogué. Car pour désirer le meilleur en vérité, je ne puis me référer à ma seule expérience, ni encore à l'opinion qui règne dans mon groupe, mais il me faut en arriver à une expérience qui transcende les expériences partielles de chacun, la mienne comprise, et à une opinion qui sait se fonder face à d'autres opinions reçues sans plus et donc sans fond. Le désir du meilleur en vérité est le désir de ce qui est bon à la fois pour moi et pour mon semblable au moment même où il est différent de moi ; c'est le désir de ce qui paraît bon pour autant que nous pouvons nous l'expliquer ou en rendre compte l'un à l'autre, pur autant que chacun peut le renvoyer à l'autre à partir de son expérience. C'est donc un désir que nous partageons par-delà des opinions de nos groupes et par-delà la particularité de nos expériences. Or à la longue, la tâche de saisir la vérité de ce qui est excellent se révèle à elle-même comme étant à la fois plaisante, excellente, et bonne en vérité.

À la fin du processus, pointe l'idée derrière l'idée de la vérité et du bien, à savoir que l'homme est une constante tension vers l'unité : le désir physique étant l'élan vers soi-même dans son intégrité physique atteinte grâce au concours d'autres êtres corporels ; le désir d'excellence étant l'élan vers soi-même dans son intégrité morale atteinte à travers le respect ou

l'admiration des autres ; le désir du meilleur en vérité étant l'élan vers soi-même dans son intégrité totale, pour autant que chacun peut être compris par quelqu'un d'autre, pour autant que chacun est une partie d'un Tout dont les limites sont fixées par une nécessité qui transcende le Tout, lequel inclut le mouvement par lequel on en prend conscience.

Mais ces remarques sont trop compliquées. Je ferais mieux de revenir à des constatations plus terre-à-terre. Retournons aux Tam-Tams du dimanche. Ou plutôt à leur équivalent en un autre âge. « Quand Léon le tyran de Philous demanda à Pythagore qui il était, il répondit : « Je suis un philosophe. » Il compara la vie aux grands jeux qui ont lieu à Olympie. Les uns y vont pour lutter, gagner et être proclamés les meilleurs, les autres pour y faire de l'argent et assurer leur bien-être physique ; les meilleurs y vont comme spectateurs. De même dans la vie, les uns sont les esclaves naturels de la réputation, les autres du profit matériel ; les philosophes, eux, sont les esclaves de la vérité <sup>3</sup>. »

### III

Dieu ! que la question de la philosophie est compliquée, surtout lorsqu'elle est posée par un philosophe, ou un professeur de philosophie.

---

3. Diogène Laërce VIII.8.

Quel diable de tâche me suis-je donné en promettant de venir vous parler cette après-midi !

Comme dirait ma mère : « Doux Jésus ! Que ça prend des mots pour dire pourquoi on utilise les mots ! »

Certains seront surpris de m'entendre jurer ainsi en parlant de philosophie. Je proteste que je remonte ainsi au maître de tous les philosophes, Socrate. Lui qui avait toujours à la bouche un « par Zeus », ou plus étrangement un « par Héra », ou plus étrangement encore un « par le chien »<sup>4</sup>. D'autres, plus méchants, diront avec dédain que les jurons de Socrate, ou de qui que ce soit, n'ont rien à voir avec la philosophie.

Saint Augustin ne serait pas de leur avis. Dans le *De vera religione*, soit le traité *De la vraie religion*, Augustin affirme que quoique Socrate jurât par Zeus, il ne croyait pas en lui et qu'en jurant par le chien, il se moquait de ses concitoyens et les incitait à chercher le seul vrai Dieu, ou encore à chercher la vraie nature des dieux, pour parler comme Cicéron. En somme, le juron de Socrate, bien entendu, est une incitation à la réflexion, que celle-ci mène à la vérité philosophique, comme le veut Cicéron, ou aux vérités de foi, comme le suggère Augustin<sup>5</sup>.

---

4. Voir Platon, *Lachès* 194d, *Hippias Majeur* 287a, et *Apologie de Socrate* 22a.

5. Augustin, *De la vraie religion* I.2. Voir Cicéron, *De la nature des dieux* I.1 avec son « *ad agnitionem animi pulcherimma est, et ad moderandam religionem necessaria* » : la question de la nature des dieux conduit à la connaissance de l'âme, soit la connaissance de soi, soit la connaissance fondamentale de la partie théorique de la philosophie, et à la *modération* de la religion, soit, comme il devient

Quoi qu'il en soit de saint Augustin, il est, pour moi qui cherche à penser les grandes questions de l'existence, un malaise, qui vient de ce que j'habite, non pas la terre de la philosophie que j'évoquais au début, mais la terre du Québec. Pourquoi ? Parce qu'il est à peu près impossible au Québec de prétendre penser à la manière d'un philosophe et d'aborder la question de la religion. On pourrait m'expliquer que l'histoire de notre terre serait une justification suffisante de cette situation. Et on repartirait sur l'éternelle jérémiade *antidupléssiste, révolutiontranquilliste* et *nombriliste*. Et on oublierait la question de la religion. Ce que je ne veux pas faire. Je prends donc un autre chemin.

Les plus grands penseurs, par exemple Alexis de Tocqueville, ont affronté la question religieuse avec un sérieux qui semble impossible à l'homme moderne, et surtout à nous Québécois. Je ne parlerai pas ici de Tocqueville, dont l'analyse pénétrante signale l'importance cruciale de la religion pour la survie d'une démocratie saine. Je ne le ferai pas, parce que d'autres pourraient le faire mieux que moi. Et parce que les réflexions de l'auteur de *La Démocratie en Amérique* sont minées par une objection à la manière de Nietzsche, à savoir que Dieu est mort, du moins sur le plan social, et qu'il est inutile d'essayer de remédier aux problèmes qui en découlent en rebroussant chemin vers des solutions devenues inopérantes. En somme, la pensée de Tocqueville étant en un sens trop politique, la question

---

évident au cours du traité, la pratique politique et morale la plus importante.

de la religion n'est pas abordée par lui de façon à toucher le fond du problème, celui de la foi et de la raison, celui de la supériorité d'un mode de vie sur un autre. Or la réflexion qu'engendrerait cette question, j'en suis persuadé, est nécessaire non seulement pour comprendre la modernité, et donc nous ici et maintenant, mais l'homme, et donc nous partout et toujours.

Pas de passage par Tocqueville donc. Je me tournerai donc vers Pascal<sup>6</sup>: je suis d'avis que son œuvre peut encore aujourd'hui éveiller la réflexion en certaines âmes choisies, voire en toute âme. Mais pour tirer profit de ses pages, pour faire le pont entre nous et le christianisme, il faut que je joue le naïf, ou plutôt il faut que je sois ce que je suis, à savoir un naïf qui prend

---

6. Tocqueville parle de Pascal dans un passage célèbre de *La Démocratie en Amérique*. « Si Pascal n'eût envisagé que quelque grand profit, ou si même il n'eût été mû que par le seul désir de la gloire, je ne saurais croire qu'il eût jamais pu rassembler, comme il l'a fait, toutes les puissances de son intelligence pour mieux découvrir les secrets les plus cachés du Créateur. Quand je le vois arracher, en quelque façon, son âme du milieu des soins de la vie, afin de l'attacher tout entière à cette recherche, et, brisant prématurément les liens qui la retiennent au corps, mourir de vieillesse avant quarante ans, je m'arrête interdit, et je comprends que ce n'est point une cause ordinaire qui peut produire de si extraordinaires efforts (Deuxième livre, Deuxième partie, chapitre X). » Pour comprendre le sens de la pensée tocquevillienne et mieux sentir les exigences de la réflexion entreprise ici, il suffit de noter que Tocqueville ne parle pas du tout du christianisme de Pascal. Le christianisme est une cause ou une expression d'une certaine grandeur d'âme, un point c'est tout ; la vérité de la religion n'est jamais en jeu.



les livres au sérieux : il faut que je relise Pascal, mais que je le fasse tout simplement.

Blaise Pascal a écrit un des grands livres de l'histoire de l'humanité : *Les Pensées*. C'est une œuvre bizarre, faite de pièces détachées, une œuvre qui n'est pas *une* ; c'est un livre en morceaux qui n'a jamais été *un* livre. Mais, en partie à cause de cette forme inachevée, c'est un livre fascinant, qui parle des grandes questions de la vie sur un ton inimitable de simplicité et de sérieux. Par ailleurs – et c'est là pour nous modernes un fait important –, Pascal fut un disciple de Descartes : il fut un grand scientifique et un grand mathématicien. C'est lui qui a découvert le principe du poids de l'air ; voilà pourquoi Miss Météo calcule la pression atmosphérique en kilopascals. C'est lui qui a inventé la première machine à calculer ; c'est donc à partir de Pascal qu'on commence à fabriquer des ordinateurs. C'est lui qui a découvert la mathématique des probabilités ; en un sens, c'est grâce à son génie que coulent sur nous d'innombrables sondages en période électorale. Il a donc participé de plain-pied, mieux qu'aucun de nous ne pourra jamais espérer le faire, au projet cartésien de conquête de la nature par la mécanisation et la mathématisation des phénomènes. Or dans *Les Pensées*, il écrit ce mot terrible : « Descartes, inutile et incertain <sup>7</sup>. » La phrase est d'autant plus drôle que Descartes critique toutes les connaissances proposées avant les siennes en disant qu'elles étaient obscures, incertaines et inutiles.

---

7. *Pensées* § 887 Lafuma.

Il faut ajouter que le désaccord entre Pascal et Descartes est fondé sur un accord partiel, puisqu'il pense lui aussi que la vérité devrait être claire, sûr et utile, mais qu'il comprend autrement, mieux dirait-il, ces trois vecteurs : au fond, il croit qu'il est un meilleur cartésien que son maître. Quand Pascal décrit la vie, il dit qu'elle est malheureuse : les hommes sont menacés par la souffrance, le vieillissement et la mort. Pour parler comme lui : « Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et, se regardant les uns les autres avec douleur et sans espérance, attendent à leur tour. C'est l'image de la condition des hommes <sup>8</sup>. » Aussi, si j'ai parlé du sérieux et de la simplicité de Pascal, on y trouve un sérieux et une simplicité teintés de désarroi, ou de crainte et de tremblement, pour employer une expression biblique. Quiconque lit aujourd'hui les pages puissantes des *Pensées* y reconnaît comme un arrière-goût d'angoisse. Soit le sentiment post-moderne, celui qui définit sinon la vie au vingtième siècle, du moins le sentiment par lequel les penseurs de notre temps définissent l'homme.

Car selon l'auteur des *Pensées*, ces maux physiques ne sont qu'une partie des maux humains ; ce sont même des maux secondaires ; ces maux sont pour ainsi dire une image des maux humains réels, les maux spirituels. Car les hommes vivent dans le péché, c'est-à-

---

8. § 434 Lafuma.

dire que ce sont les hommes qui font le plus de mal aux hommes, et non la nature. De plus, malgré tout ce que la science peut leur promettre, les hommes vivent encore et toujours face à la souffrance physique et à la mort ; la science ne peut que réduire la tristesse et retarder l'inévitable. Or la mort est terrible ; elle semble être la disparition du moi, et la disparition du moi implique la disparition de tout : la mort, annonce Pascal, n'est pas que physique, elle est métaphysique. Et au bout de tout, il y a l'angoissant problème de la mort éternelle, c'est-à-dire de l'enfer. Car il y a la possibilité qu'après la mort, il y ait une autre vie qui pourrait se passer dans des souffrances horribles, comme l'a annoncé Jésus. Pour parler comme Pascal : « Entre nous et l'enfer ou le ciel, il n'y a que la vie entre deux, qui est la chose du monde la plus fragile<sup>9</sup>. » Quelle serait la vérité utile face à cela ? Comment pourrait-elle être claire et sûre ? Claire de quelle lumière ? Sûre selon quelle prise de conscience ?

Or, ajoute-t-il, la science et la technique qu'elle engendre ne peuvent rien contre ces trois maux spirituels, qui sont les vrais maux. Aucun instrument technique ne peut faire disparaître la méchanceté au fond du cœur humain et la tristesse et l'angoisse qui l'accompagne, ni faire disparaître le néant de l'anéantissement final et total s'il y en a un, ni sauver de l'enfer, si ça existe. Face à cette situation terrible, les hommes ont trouvé une porte de sortie : ce que Pascal appelle le divertissement. Les hommes ne peuvent pas faire face aux vrais malheurs de façon à les faire

---

9. § 152 Lafuma.

disparaître, mais ils peuvent au moins y tourner le dos. Par le théâtre, le jeu, l'amour, l'étude, l'information, peu importe le moyen, par la drogue, le sexe, l'argent, les hommes s'occupent de façon à ne pas penser aux seules choses importantes : leur attristante méchanceté, leur angoissante mortalité, le sort de leur âme terrorisée. Pour parler toujours comme Pascal : « Divertissement. / Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, ils se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point penser <sup>10</sup>. »

Mais n'est-ce pas là une solution intelligente ? Si la science ne peut pas sauver les hommes, au moins les hommes peuvent-ils se divertir et ainsi avoir quelque chose comme le bonheur : un ersatz est pour ainsi dire un placebo. Et en ce cas, la science et la technologie peuvent diversifier, augmenter et renforcer le divertissement. Pascal répond que le divertissement est la pire des solutions, parce qu'il détourne de la seule solution valable. Il faut regarder les vrais maux humains en face pour pouvoir trouver la solution à l'angoissant cul-de-sac qui constitue l'existence humaine brute. Car il y a une réponse : la vraie réponse est le christianisme. Le message du Christ donne aux hommes deux grands biens. D'abord, il explique pourquoi les hommes sont dans la situation où ils se trouvent. Quelle est cette explication ? Le péché originel, que chacun a repris à son compte par une opération mystérieuse, et comprendre en reconnaissant les traces du péché originel commun, c'est déjà pardonner, ou accepter un peu. Le message

---

10. § 133 Lafuma.

chrétien donne aussi la seule voie qui conduise au bonheur. Quel et cette voie ? Celle qui permet de suivre le Christ, de façon à ne plus être méchant et à avoir la force de vivre avec les méchants, à la manière du Christ, de façon à ne plus craindre la mort éternelle parce que le Christ s'est ressuscité, et de façon à vivre dans le bonheur éternel un jour, parce que le Christ l'a promis à ses disciples.

C'est cette *vérité première* qu'a découverte Blaise Pascal, un des plus grands cartésiens de tous les temps. Quand il est mort, on a trouvé dans un petit sachet quelques feuilles, écrites de sa main. Il portait ces feuilles sur son cœur. Voici ce qu'on y trouvait. « Depuis environ dix heures et demi du soir jusques environ minuit et demi. / Feu. / Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, non [le Dieu] des philosophes et des savants. / Certitude, certitude, sentiment, joie, paix. / Dieu de Jésus-Christ. / Ton Dieu sera mon Dieu. / Oubli du monde et de tout, hormis Dieu. / Il ne se trouve que par les voies enseignées dans l'Évangile. /... / Joie, joie, joie, pleurs de joie. » Voilà la vérité fondamentale de Pascal ; voilà sa vérité claire, sûre et utile, non scientifique, mais fondatrice. Voilà pourquoi il a pu écrire dans ses *Pensées* : « [Il faut] Écrire contre ceux qui approfondissent trop les sciences. Descartes <sup>11</sup>. » Pour le dire autrement, selon Pascal la science essentielle est la science du cœur. Non pas la science que propose Descartes dans la cinquième partie du *Discours de la méthode*, ou celle qu'il propose de nouveau dans son

---

11. § 553 Lafuma.

*Traité des passions*, soit la science de la mécanique du cœur : la vraie science du cœur est celle qu'on trouve dans les Évangiles, ou dans les *Pensées*, qui servent de proème au Nouveau Testament, celui des chrétiens.

Je mets ici un terme à cette réflexion empruntée à Pascal. Je rappelle cependant que j'ai dû la lui emprunter parce que nous Québécois, pour quelque raison que ce soit, nous sommes incapables de penser de cette façon. En tout cas, nous sommes incapables de le faire seuls. Mais je jetterai mon masque pascalien pour ajouter que notre surdité à la rhétorique du chrétien Pascal annonce notre incapacité philosophique. La position de Pascal, à mon sens, a le mérite d'aborder les vraies questions. Or ce qu'il y a de problématique du point de vue de la philosophie, c'est qu'avant même qu'arrivent les réponses qu'apporte Pascal, les questions qu'il aborde n'intéressent pas les hommes modernes. Et même elles n'intéressent pas beaucoup de philosophes professionnels. Si je voulais être méchant, je rappellerais que pendant des années, les philosophes du Québec n'ont pas trouvé mieux pour défendre leur discipline que de dire qu'elle pouvait enseigner quelques habiletés intellectuelles, du genre apprendre à raisonner comme il le faut, ou apprendre à apprendre, et donc apprendre à devenir de meilleurs consommateurs-producteurs, plus efficaces, plus argentés et plus logiques.

Ceux qui ont agi ainsi avaient sans doute des raisons tactiques. Je les soupçonne cependant d'avoir souffert d'une ignorance stratégique : ils ne savaient pas qu'une tactique qui ne dit pas de quelque façon sa stratégie est une manœuvre malhabile. Par ailleurs, une

stratégie n'a de sens que par son but. Pourquoi sauver la philosophie par quelque tactique que ce soit ? Une seule réponse peut justifier la stratégie et ainsi les tactiques : parce que la philosophie en tant que philosophie est bonne pour les hommes. Voilà ce que les professionnels de la philosophie ont oublié, peut-être parce qu'ils n'en ont jamais eu une expérience intime. Mais comment prouver la bonté de la philosophie ? En montrant ce qu'est l'homme, ce qu'est la philosophie et la relation nécessaire qui existe entre eux. Oublions la question de la nature de l'homme, question aussi vieille que la philosophie socratique et trop profonde pour moi<sup>12</sup>. Reste alors la question que je poursuis et qui me poursuit depuis le début : qu'est-ce que c'est que ça, la philosophie ? Voici un début de réponse, ma réponse.

La philosophie est une archéologie. On comprendra que je veux dire par là que la philosophie est un retour aux débuts : début de l'Occident, *Renaissance* et début de la modernité, par exemple. On comprendra que ces débuts se trouvent et se retrouvent dans les grands livres des grands hommes qui étaient présents à ses diverses époques. La philosophie étant archéologie, elle est la science des débuts, et donc elle est l'art de lire les grands livres, comme celui de Pascal qui se situe au tout début de la modernité. On me comprendra ainsi, et on me comprendra à demi seulement. Je reprends donc.

---

12. Celle vers laquelle pointe le Socrate de Xénophon. Voir *Souvenirs* IV.2.24-25.

La philosophie est une *archéo-logie*, parce qu'elle est la discipline par laquelle l'homme discourt (*logos* en grec) sur les principes (*arkhai* en grec) de tout ce qui est, de tout ce qui est accessible à l'homme. Aussi la philosophie est non pas *une* archéologie, mais l'archéologie en soi, le discours (*logos*) sur les lois premières (*arkhai*), celles qui informent l'existence humaine. Un peuple qui est sourd à l'œuvre de Pascal, ou de Montaigne, ou de Rousseau, un peuple dont les enfants n'ont pas l'expérience d'avoir lu les *Pensées*, les *Essais* et les *Discours*, ni l'expérience d'avoir été lus jusqu'au fond de l'âme par Pascal, par Montaigne et par Rousseau<sup>13</sup>, est un peuple d'esclaves, qu'ils jouissent de la liberté politique ou non, de peu ou de beaucoup de biens de consommation et de longévité ou non.

Je citerai un dernier philosophe, qui est un des premiers philosophes, un homme qui était tellement philosophe qu'il porte le surnom *Le Philosophe*. Car on ne peut parler de philosophie à l'ombre de la faculté de philosophie de l'université Laval, sans citer une fois Aristote. Or sur cette question de la différence et de la

---

13. Il va presque sans dire, mais il vaut mieux le dire pour que tout soit tout à fait clair : il ne s'agit pas de dire que ces trois auteurs sont les seuls qui peuvent nous aider à penser, ni même qu'ils soient les meilleurs. Il s'agit de dire que pour mieux comprendre son expérience personnelle et les opinions de son groupe, pour arriver à transcender le quotidien et pour découvrir la vérité qui est cachée au cœur de notre expérience et de nos opinions, il est utile, voire nécessaire, d'être guidé par quelques penseurs de la stature de Pascal, de Montaigne et de Rousseau, comme un enfant est guidé par son parent. Afin de devenir adulte un jour ? C'est la grâce que je nous souhaite à tous.



ressemblance entre la foi et la philosophie et sur celle de la philosophie en tant qu'archéologie, Aristote a écrit une phrase d'une profondeur admirable. La phrase se trouve, comme il se doit, au tout début de la *Métaphysique*. Le Philosophe tente de définir la philosophie. Pour ce faire il explique que la philosophie naît de l'étonnement. «Celui qui saisit une difficulté et s'étonne, écrit-il, sait qu'il ne sait pas. C'est pourquoi aussi celui qui aime les mythes est d'une certaine façon quelqu'un qui aime la sagesse, c'est-à-dire un philosophe. Car le mythe est constitué de choses étonnantes<sup>14</sup>.» A-t-on jamais entendu une affirmation qui soit aussi vraie et en même temps aussi fausse ? Aristote dit bien que l'amateur de mythes est philosophe, et non que le philosophe est amateur de mythes. Or celui qui aime les mythes les aime parce qu'ils lui offrent des réponses toutes faites sur les questions qui font la matière de la réflexion philosophique. Sans doute. Mais alors le mythe est le contraire du discours philosophique, et l'étonnement du philosophe annonce la fin du mythe. En somme, si mes remarques depuis le début sont justes, cette citation d'Aristote prouve que le Philosophe était un pince-sans-rire et que sa *Métaphysique* commence avec une plaisanterie délicieuse, un jeu de mots *pro-fond*.

---

14. *Métaphysique* 982b17-19.